

## Laval théologique et philosophique



### LELOIR, Dom Louis, *Écrits apocryphes sur les apôtres : traduction de l'édition arménienne de Venise*. Vol. I. *Pierre, Paul, André, Jacques, Jean*

Paul-Hubert Poirier

Volume 44, numéro 1, février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, P.-H. (1988). Compte rendu de [LELOIR, Dom Louis, *Écrits apocryphes sur les apôtres : traduction de l'édition arménienne de Venise*. Vol. I. *Pierre, Paul, André, Jacques, Jean*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 121–123.  
<https://doi.org/10.7202/400366ar>

# □ comptes rendus

Julien RIES, éd. **L'expression du sacré dans les grandes religions. III. Mazdéisme, Cultes isiaques, Religion grecque, Manichéisme, Nouveau Testament, Vie de l'*Homo religiosus***. (Collection « *Homo religiosus* », 3) Louvain-la-Neuve : Centre d'histoire des religions, 1986 (24 × 16 cm), 442 pages.

En 1978, la parution du premier volet d'une trilogie destinée à l'étude de l'expression du sacré dans les grandes religions marquait l'inauguration de la nouvelle collection « *Homo religiosus* » (cf. *LTP* 37 [1981] 99–101). Le premier volume, qui étudiait le sacré dans le Proche-Orient ancien et dans les traditions bibliques, fut suivi, en 1983, d'un second portant sur les peuples indo-européens et asianiques, l'hindouisme, le bouddhisme, la religion égyptienne, le gnosticisme et l'Islam. Avec la publication du troisième volume s'achève ce vaste ensemble qui regroupe pas moins de vingt-cinq mémoires présentant chacun, selon les méthodes de l'histoire des religions, une des facettes de l'univers du sacré. L'importance de ces contributions est mise en lumière par la synthèse de Julien Ries, « *Homo religiosus*, sacré, sainteté » (pp. 331–384), qui souligne leur apport méthodologique et historique.

Quant au corps de l'ouvrage, nous y trouvons une brève étude de Jacques Duchesne-Guillemin, sur « Le sacré dans le mazdéisme » (pp. 15–24). Elle est suivie par un article très important de Michel Malaise sur « L'expression du sacré dans les cultes isiaques » (pp. 25–107), qui constitue, à coup sûr, une des contributions les plus neuves de l'ouvrage. On en appréciera la grande richesse d'information, en particulier en ce qui a trait aux aréologies isiaques. Le travail un peu encyclopédique d'André Motte sur le sacré dans la religion grecque (pp. 109–256) rendra de grands services en ce qu'il considère tous les aspects de l'expérience sacrale des Grecs, depuis les pratiques cultuelles jusqu'à la réflexion philosophique. Une soixantaine de pages très denses, consacrées au vocabulaire grec du sacré, fournissent une base solide pour la suite de l'enquête (cf. surtout le développement sur *semmos* et *eusebès*, pp. 152–160). Il revenait au professeur Ries, spécialiste bien connu de cette religion, de traiter du sacré dans le manichéisme

(pp. 256–288). Se limitant aux textes liturgiques manichéens transmis en copte, il en traduit et commente plusieurs passages d'une grande beauté. La dernière étude de l'ouvrage, « Sacré et sainteté dans le Nouveau Testament » (pp. 289–329), due à Joseph Ponthot, procède à un examen thématique des « formulations » que les écrits néo-testamentaires ont données du sacré, de la sainteté de Dieu, du Christ et de l'Esprit à celle de la communauté et de ses membres.

L'ouvrage se termine par une cinquantaine de pages de bibliographie générale et d'index qui couvrent les trois volumes. Ceux-ci permettront de tirer le meilleur parti de ces quelque douze cents pages qui touchent à tout le domaine, ou presque, de l'histoire des religions.

Paul-Hubert POIRIER

Dom Louis LELOIR, **Écrits apocryphes sur les Apôtres. Traduction de l'édition arménienne de Venise. I. Pierre, Paul, André, Jacques, Jean**. (Collection « *Corpus Christianorum, series apocryphorum* », 3. Turnhout : Brepols, 1986 (16 × 25 cm), xxx + 418 pages.

L'activité missionnaire et la prédication des apôtres, qu'il s'agisse des Douze ou des autres disciples, ont suscité très tôt l'intérêt et la curiosité des premiers chrétiens. Outre ce qu'ils ont consigné dans les écrits qui devaient plus tard être constitués en « Nouveau Testament » et ce qu'ont transmis les écrivains ecclésiastiques, les chrétiens des premiers siècles ont élaboré, sur le modèle à la fois des *Actes* de Luc et des romans hellénistiques, des récits plus ou moins amples où sont narrés les faits et gestes des apôtres, au sens strict du terme, et des principaux disciples. Ces « Actes apocryphes », où tout n'est pas légende et extravagance, furent, à l'origine, rédigés en grec, en latin et en syriaque. À la faveur, cependant, de l'expansion du christianisme dans d'autres zones linguistiques, ces récits pseudo-apostoliques furent bientôt traduits et adaptés, en même temps qu'on créait, dans la

même veine, des œuvres originales propres à l'une ou l'autre langue. C'est ainsi que se développèrent, en copte, en éthiopien, en arabe, en arménien, en géorgien et en vieux-slave, des cycles d'écrits apocryphes concernant les apôtres. Ces recensions « régionales » présentent un double intérêt : elles permettent souvent une meilleure intelligence des textes qui leur sont parallèles, grecs en majeure partie, quand ceux-ci se trouvent avoir été mal transmis ; à ce rôle subsidiaire, s'ajoute le fait que ces recensions nous font connaître la théologie, la piété et l'imaginaire des Églises qui les ont produites. À ce titre, ces Actes apocryphes, volontiers qualifiés de secondaires et de marginaux, constituent un élément non négligeable du patrimoine littéraire du christianisme ancien et médiéval.

Se proposant de renouveler le champ des études des apocryphes chrétiens, la nouvelle « Series apocryphorum » (cf. *LTP* 42 [1986] 278-280) ne se contente pas d'accueillir des éditions, traductions et commentaires des « grands » Actes apocryphes, i.e. de ceux, davantage lus et utilisés, qui sont conservés en grec et en latin ; mais elle veut aussi rendre accessibles des œuvres peu connues, mais néanmoins importantes, de la littérature apocryphe chrétienne. C'est dans cet esprit que Dom Louis Leloir, spécialiste renommé des littératures de l'Orient ancien, a été chargé de préparer une traduction française des apocryphes apostoliques de langue arménienne. Si Dom Leloir ne donne pas l'édition du texte arménien, c'est que celle-ci existe déjà, procurée en 1904 par le mékhitariste vénitien Chérubin Tchérakian, comme troisième tome de la collection « Trésor des littératures arméniennes ancienne et moderne », sous le titre de *Ankanon girk' arak' elakank'*, « Livres apostoliques non canoniques ». Malheureusement, ce volume de cinq cents pages, paru il y a plus de quatre-vingts ans, n'a fait l'objet d'aucune traduction dans quelque langue occidentale que ce soit. Autant dire qu'il n'a presque jamais été utilisé par les spécialistes des apocryphes ni par personne d'autre. Dom Leloir est tout à fait conscient des limites de cette édition, réalisée sur la base des seuls manuscrits de Venise, mais il a jugé avec raison que le plus urgent n'était pas de mettre en chantier une nouvelle édition, mais de rendre accessible, par une traduction annotée, le méritoire travail de Tchérakian. Il fallait donc, comme l'écrit Dom Leloir, passer par un stade préliminaire et parer au plus pressant : « inventorier ce qu'a édité le Père Tchérakian, peser la valeur, parfois faible, parfois importante, des pièces éditées par lui, chercher à connaître ou, du moins, fournir le moyen d'étudier à quelle

tradition grecque ou syriaque elles se rattachent, quel milieu elles supposent, quelles orientations théologiques elles impliquent » (p. viii). Et il ajoute : « Aborder, dès maintenant, une plus vaste édition était probablement prématuré, et un tel travail demanderait sans doute les efforts combinés de plusieurs arménologues, travaillant en équipe. Cette entreprise est actuellement en début d'organisation » (*ibid.*).

L'économie de l'ouvrage produit par Dom Leloir répond aux buts qu'il s'est fixés : rendre utilisable l'édition de Tchérakian, apprécier sa valeur critique et situer les textes que le savant mékhitariste a publiés. Voilà pourquoi la traduction suit point par point le plan de l'édition du texte arménien. Les pièces se suivent çà et là dans le même ordre, regroupées sous quatre chapitres : I. Pierre et Paul ; II. André ; III. Jacques ; IV. Jean. En marge de la traduction, on a porté l'indication des pages de l'arménien, ce qui permet un report rapide à l'original. Deux apparats accompagnent la traduction : un premier, biblique ; et un second, linguistique et critique, donnant un décalque littéral de certaines tournures propres à l'arménien, que le français littéraire ne souffre pas, et la traduction des variantes jugées importantes. Les introductions à chacun des chapitres et à leurs pièces respectives situent celles-ci par rapport aux textes, parallèles ou voisins, des traditions grecque et latine ; elles fournissent en outre les résultats d'un premier inventaire des fonds de manuscrits arméniens contenant des témoins, inconnus du P. Tchérakian, du cycle édité par lui. Comme on le voit, Dom Leloir ne s'est pas contenté de traduire scrupuleusement et intelligemment le texte imprimé, mais il a élargi la base documentaire de Tchérakian et il a pu ainsi, plus d'une fois, retenir des leçons meilleures que celles adoptées par le mékhitariste.

Le livre de Dom Leloir a été réalisé avec beaucoup de soin scientifique et technique. Les traductions sont précises et homogènes tout au long de l'ouvrage. Deux petites remarques sur ce point : en pages 286-287 et 411 revient l'expression *astwac angloux*, traduite, pp. 286-287, par « dieu sans tête » et, p. 411, par « dieu décapité », la première traduction nous paraissant préférable ; en p. 288, le terme *ašxatasirabar* (= φιλοπόνως) serait peut-être mieux rendu, au lieu de « laborieusement », par « dans la peine » ou « dans un labeur ascétique ». En p. 98, le rapprochement avec Hippolyte, *Elenchos* V,8,25 (p. 93,25 Wendland) n'éclaire pas grand-chose.

Un deuxième volume doit suivre celui-ci, qui contiendra les récits concernant Philippe, Bartholomée, Thomas, Matthieu, Jacques le frère du Seigneur, Thaddée et Simon le Zélote. Il va sans dire que nous en souhaitons la parution prochaine.

Paul-Hubert POIRIER

Y. CONGAR, *La tradition et la vie de l'Église*. (Traditions chrétiennes, 18) Éditions du Cerf, Paris 1984 (1963), 130 pages.

Il s'agit ici de la réédition d'un petit livre qui est paru pour la première fois en 1963. On y retrouve tout ce qui a fait de son auteur l'une des plus grandes figures du renouveau théologique du XX<sup>e</sup> s. : une maîtrise souveraine des sources primaires et secondaires, une remarquable capacité de synthèse, un style simple et dépouillé, un respect exemplaire de la diversité des opinions et des courants, tout cela emmaillé à un amour de l'Église qui a été plusieurs fois souligné.

Il était pourtant risqué de rééditer ce livre : les déplacements qui se sont opérés depuis une vingtaine d'années aussi bien en théologie que dans la pratique des communautés croyantes, provoqués entre autres par une nouvelle conscience du rapport que la pensée et l'agir établissent avec le temps et l'histoire, ont contribué à manifester les limites d'une théologie de la tradition qui ne pense pas en même temps le rapport au temps qu'elle implique et qui ne l'explicite pas comme interprétation historique. Plusieurs questions, très actuelles en ces années 60 se sont estompées et ont perdu de leur urgence ou, en se déplaçant, se sont posées autrement, comme celle du rapport entre Écriture et Tradition par exemple. Mais le danger demeure toujours de ravalier la Tradition à un ensemble de « vieilles coutumes » ou de l'ériger en critère d'autorité, bref : d'en faire une réalité autonome extérieure à la vie croyante. Le livre de Congar aide, au contraire, à comprendre la Tradition comme la Tradition de la foi elle-même, conduite comme de l'intérieur par l'Esprit et déployant les richesses de l'Évangile.

Ce qui fait sans doute la force de cet ouvrage en constitue toutefois aussi la faiblesse. L'interprétation que propose Congar de la Tradition repose en effet finalement sur une interprétation de l'Église, ce qui permet de mettre en évidence des aspects importants qu'une théologie antérieure avait oubliés ; on pense en particulier à la place qui revient à la liturgie, prière de l'Église rassemblée,

mais aussi au rôle de l'Esprit, auquel Congar lui-même consacra d'ailleurs plus tard plusieurs ouvrages importants. Mais la compréhension de l'Église qui sert ainsi de référence a depuis ce temps manifesté ses limites. L'Église y demeure encore pensée selon un schéma pyramidal qui conduit à faire du Magistère hiérarchique un « sujet privilégié de la Tradition ». On privilégie alors l'aspect « sauvegarde » et « témoignage », oubliant que la Tradition est proprement interprétation créatrice et productrice d'inédit, dans laquelle l'agir croyant lui-même joue un rôle déterminant.

Relu ainsi vingt ans après sa première parution, le petit livre de Congar apparaît, mieux qu'à cette époque, comme un petit bijou du renouveau de la théologie française au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Mais il rappelle également à quelles remises en question ces dernières vingt années nous ont amenés et devant quelles tâches nouvelles nous sommes maintenant placés.

Jean-Claude PETIT  
*Université de Montréal*

Jan LAMBRECHT, « *Eh bien ! moi je vous dis* », Le Discours-programme de Jésus (Mt 5-7 ; Lc 6,20-49) Coll. « *Lectio divina* » 125, Cerf, 1986, 270 pages (13 × 21 cm).

Comme titre de son volume, l'Auteur utilise une parole de Jésus qui se rencontre six fois dans le seul chapitre 5 de Matthieu. En sous-titre, il ajoute : « le Discours-programme de Jésus » qui, tant chez Matthieu que chez Luc se rencontre « assez près du début » (p. 15).

Ce discours, en effet, désigné traditionnellement comme celui des Béatitudes ou encore « le discours sur la montagne », s'étend, chez Matthieu, sur les chapitres 5, 6 et 7 en 111 versets. Chez Luc, par contre, il n'est pas sur la montagne mais dans la plaine, et beaucoup plus court avec à peine 30 versets.

Certains Auteurs accommodent les deux appellations, sur la montagne ou dans la plaine, en disant : « *Predigt am Berg* » : discours *près* de la montagne. Chez Matthieu et chez Luc, la perspective diffère quant à la montagne. « Chez Matthieu la montagne appartient, telle une chaire, à la situation oratoire ; pour Luc, par contre, la montagne est le lieu de la prière nocturne et du choix solennel des douze apôtres » (p. 28).